

JUMA À LA RESCOUSSE

L'ÉDUCATION SANITAIRE DES ENFANTS DE L'AFRIQUE DE L'EST

ANIA WASILEWSKI

« **U**n matin en se réveillant, Juma s'empresse d'aller voir si sa petite soeur allait mieux. Kadogo, âgée d'un an et demi, avait été très malade; depuis quelques jours, elle avait la diarrhée. La mère de Juma connaissait bien le breuvage spécial et elle était restée debout pour en donner à Kadogo plusieurs fois pendant la nuit. »

C'est ainsi que débute un conte qu'on retrouve dans un ensemble éducatif destiné aux enfants du Kenya, le *Masingira Magazine*, qui se donne pour vocation d'enseigner aux enfants kényens et ougandais que «tous ont droit à la santé». Le magazine, publié une fois l'an, a adopté une approche innovatrice à l'éducation sanitaire. Il contient des histoires et des bandes dessinées sur la thérapie de réhydratation orale (un traitement contre la déshydratation due à la diarrhée), l'assainissement de l'eau potable, les latrines hygiéniques et la collecte de l'eau de pluie. L'ensemble comprend également des jeux éducatifs (où on utilise des cailloux en guise de pions) et des concours qui permettent aux chercheurs de savoir dans quelle mesure les renseignements ont été compris des enfants.

Dans le conte, la tante de Juma vient chez lui pour lui dire qu'il ne faut rien donner à manger à Kadogo tant qu'elle aura

la diarrhée, à quoi Juma réplique : «Oh non! A l'école on nous a appris qu'il faut manger quand on a la diarrhée si on veut guérir et garder ses forces». La tante se montre quelque peu sceptique, mais elle «voit bien que Juma est fermement convaincu de ce qu'il dit et elle est fière que Juma ait la chance d'aller à l'école pour apprendre toutes sortes de choses nouvelles.»

Juma prépare ensuite un gruau d'uzi (mais finement moulu) pour Kadogo. Il explique à sa tante qu'en «donnant à manger à Kadogo, cela l'aidera à combattre la diarrhée et de plus, si elle mange un peu plusieurs fois par jour, elle réussira à garder quelques éléments nutritifs et se sentira mieux.» Il continue également à donner à sa petite soeur le «breuvage spécial», une solution de réhydratation orale. Ce soir-là, Kadogo se sent déjà mieux, et la semaine suivante, elle est tout à fait rétablie. «Parce qu'elle n'avait pas maigri, elle était active et prête à jouer à nouveau avec Juma.»

Au Kenya, l'éducation sanitaire ne fait pas partie du programme scolaire. Et pourtant, ces problèmes de diarrhée et d'eau contaminée font partie de la vie quotidienne des enfants kényens, de dire Shaheen Kassim-Lakha, membre de l'équipe de rédaction du *Masingira Institute*, organisation non gouvernementale dont le siège est à Nairobi et qui publie le magazine.

Le taux de mortalité chez les jeunes enfants du Kenya est très élevé: sur 1 000 naissances viables, 121 enfants meurent avant l'âge de 5 ans, la plupart de diarrhées graves d'origine hydrique. Seulement 28 % de la population du Kenya ont accès à de l'eau potable non contaminée, et 55 % des kényens ruraux vivent sous le seuil de la pauvreté absolue. Dans un tel environnement, l'éducation sanitaire fondamentale comme par exemple, connaître l'importance d'une eau potable pure est absolument essentielle à la survie des enfants.

Lorsque la trousse éducative a été lancée en 1979, elle portait principalement sur les questions d'environnement. Toutefois, en 1983, on s'est tourné vers les questions de santé. Chacune des 12 700 écoles primaires du Kenya (et certaines du district de Kampala, en Ouganda) reçoit une fois l'an 10 exemplaires de ce magazine couleur de 16 pages. Il n'y en a pas assez, bien sûr, pour que chaque élève ait sa propre copie, mais Masingira n'a pas les moyens d'en imprimer davantage.

«Nous recommandons aux professeurs d'afficher le magazine, de le déposer à la bibliothèque et surtout, de s'en servir en

classe,» d'ajouter madame Kassim-Lakha.

Au lieu de décider de ce qui convient à ses jeunes lecteurs et les intéresse, l'équipe de rédaction demande aux enfants de répondre aux questions de la rubrique des concours. On demande, par exemple, «Où votre famille va-t-elle chercher son eau? Qu'est-ce qu'on faisait, autrefois, pour soigner la diarrhée?»

Les enfants envoient leurs réponses par la poste à la rédaction et les 40 meilleures réponses se méritent des prix, tels des jetons à échanger contre des livres. Les réponses des enfants «nous font voir comment ils pensent», de dire Shaheen Kassim-Lakha. L'équipe bâtit le numéro suivant à partir de ces réponses.

Avant d'être diffusé, le magazine est mis à l'essai dans une école rurale et une école urbaine pour vérifier si les textes sont bien compris. «Le concours est également mis à l'essai afin de s'assurer, explique madame Kassim-Lakha, que les problèmes ne sont pas trop difficiles à résoudre et que les enfants y arriveront sans avoir à y consacrer trop de temps.»

En 1986, le CRDI a financé une évaluation de l'impact du magazine sur les attitudes et le comportement des enfants au chapitre de la santé, le concours servant de mécanisme de sondage. Plus de 2 500 écoliers du deuxième cycle du primaire ont répondu. On a en outre interviewé des écoliers et des professeurs titulaires dans des écoles rurales et urbaines.

Les chercheurs ont conclu qu'il existait une différence marquée entre les connaissances des enfants du groupe de contrôle (qui avaient reçu un ancien numéro sur l'environnement) et celles du groupe expérimental (ayant reçu le numéro sur l'eau et l'hygiène), ces derniers en sachant beaucoup plus que les autres. Toutefois, le sondage n'a pas pu démontrer que la lecture du magazine modifiait le comportement sanitaire du groupe expérimental, c'est-à-dire que ces connaissances étaient mises en application.

«Il est très difficile pour des enfants de faire adopter de nouveaux comportements à la maison,» d'expliquer Shaheen Kassim-Lakha. «Mais nous ne sommes pas déçus. Ces enfants seront bientôt parents à leur tour, et nous avons bon espoir qu'ils adopteront alors ces nouvelles façon d'agir.» Les écoliers de la cinquième à la septième année sont âgés de 12 à 15 ans et, selon madame Kassim-Lakha, «La plupart des filles de ces groupes seront mères d'ici deux à quatre ans à peine.» ■

Ania Wasilewski est rédactrice au Bureau des ressources humaines du CRDI.

